La *Margarita Philosophica* de Gregor Reisch (1503) : quel type d'encyclopédie ?

Isabelle PANTIN
ENS-PSL (Paris)
IHMC (UMR 8066)

La *Margarita philosophica*, imprimée en 1503 à Fribourg-en-Brisgau par Johann Schott, venu exprès de Strasbourg[1], était l'œuvre de Gregor Reisch (ca 1470-1525), élu l'année précédente prieur du couvent des Chartreux de la ville, première étape d'une remarquable carrière dans son ordre : il allait en être visiteur pour la province du Rhin, et serait, à partir de 1509, confesseur de l'empereur Maximilien 1er[2]. Bien que l'ouvrage appartînt à la première partie de son parcours, quand, après ses études à Fribourg où il obtint la maîtrise en 1490[3], il enseigna comme régent à la faculté des arts et comme précepteur[4], tout porte à croire que Reisch surveilla de près l'édition de son livre, et même qu'il s'intéressa jusqu'à la fin de sa vie aux réimpressions régulières qui en furent faites.

La deuxième édition faite sous sa supervision, de nouveau imprimée par Schott en mars 1504[5], ajoute la date du 30 décembre 1496 à un poème liminaire d'Adam Werner de Themar, déjà présent mais sans date dans la première édition, qui invite à rapidement publier l'ouvrage[6]. On comprend que la pièce a désormais perdu toute son actualité pour acquérir un intérêt historique. Or 1496 est justement l'année où Reisch était entré au couvent des Chartreux de Fribourg. Ses occupations avaient pris alors un autre tour, comme ses travaux littéraires et savants. Humaniste, il devait notamment travailler, jusqu'en 1513, à l'édition de saint Jérôme entreprise par l'imprimeur bâlois Amerbach, édition qui devait être terminée par Érasme et imprimée par Froben en 1516.

Un succès éditorial relativement durable

La *Margarita philosophica*, qui recouvre l'ensemble des matières enseignées dans les facultés des arts, en particulier à Fribourg, fut donc probablement composée entre 1489 et la

---

[1] FERGUSON J., « The *Margarita Philosophica* of Gregorius Reisch: A Bibliography », *The Library*, 1929, p. 194-216 (désormais notée FERGUSON), ici p. 197-201.

[2] Voir SRBIK, R. Ritter von, *Maximilian I und Gregor Reisch*, éd. par A. LHOTSKY, Wien, Böhlaus, 1961.

[3] Il appartenait alors à la *Domus Cartusiana*, fondation dirigée par les Chartreux. Pour un aperçu biographique plus précis, voir HARTFELDER K., « Der Karthauserprior Gregor Reisch, Verfasser der *Margarita philosophica* », *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 44, 1890, p. 170-200 ; MÜNZEL G., « Der Kartäuserprior Gregor Reisch und die *Margarita Philosophica* », *Zeitschrift des Freiburger Geschichtsvereins*, 48, 1938, p. 1-87 ; SRBIK, R. Ritter von, *Die Margarita Philosophica des Gregor Reisch […]. Ein Beitrag zur Geschichte der Naturwissenschaften in Deutschland*, Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1941.

[4] Il fut le précepteur de Franz Wolfgang, duc de Zollern, et en 1494, tous deux s'immatriculèrent le même jour à l'université d'Ingolstadt.

[5] FERGUSON, p. 202-205. Entre temps, une édition non autorisée avait été imprimée à Strasbourg par Johan Grüninger (février 1504, FERGUSON, p. 201-202).

[6] La date est le 30 décembre 1496 (« III Kal. Januarias. MCCCC.lxxxxvi »). L'ajout de cette date a été très probablement voulu par Reisch.

fin de 1496, même s'il y eût sûrement des retouches ultérieures[7]. Dès 1498, les préparatifs de l'impression étaient en route. Il subsiste deux lettres, datées d'août et d'octobre 1498, adressées de Winterthur à l'imprimeur Johannes Amerbach par Alban Graf[8], chargé d'une partie de l'illustration[9]. Graf disait avoir reçu un manuscrit des sept livres correspondant au *trivium* et au *quadrivium* ; il ne parlait pas des livres VIII-XII, sur la matière philosophique (physique, psychologie et morale) qui allaient figurer aussi dans l'édition définitive. Fin octobre, il était presque au bout de ses figures, malgré les difficultés rencontrées. En effet, ne pouvant se baser entièrement sur les schémas sommaires du manuscrit, il avait dû s'astreindre à lire attentivement le texte, non sans déplorer son caractère trop allusif. Quoique appartenant à une famille d'orfèvres et d'artistes[10], Alban Graf était un clerc et seuls les schémas dans le texte, et non les frontispices, avaient dû lui être confiés.

Ensuite, aucune lettre à Amerbach ne concerne plus la *Margarita*, avant celle qui est signée par Johann Schott et datée du 9 mai 1502 : elle demande la cession du droit d'imprimer l'ouvrage[11]. Très déférente, elle n'en suggère pas moins qu'Amerbach s'était désintéressé du travail (l'ouvrage étant trop loin des éditions savantes sur lesquelles reposait sa réputation), et que Gregor Reisch, avec lequel Schott était en contact, était anxieux de faire aboutir l'entreprise[12]. Ayant manifestement obtenu satisfaction, Schott quitta Strasbourg pour s'installer temporairement à Fribourg où il réalisa l'impression, achevée vers le 20 juillet 1503, fête de sainte Marguerite.

Le succès de l'ouvrage fut immédiat et assez durable, mais avec des particularités significatives. Dès février 1504, l'indélicat Grüninger de Strasbourg[13] copia la *Margarita* intégralement (texte, images et liminaires), et jusqu'en 1517, les réimpressions se succédèrent en deux séries parallèles. Les éditions de la première série se présentaient comme régulièrement révisées par l'auteur et préservaient l'organisation originelle du livre, malgré l'introduction progressive de quelques changements (notamment dans l'illustration) : elles étaient produites par les officines de Johann Schott et de son associé Michael Furter, à Strasbourg, puis à Bâle[14]. Celles de la seconde série étaient publiées par Grüninger, qui

---

[7] Ainsi, dans le traité de rhétorique (livre III), le 20 novembre 1502 est choisi comme exemple de datation de lettre. Il est aussi probable que les livres VIII-XII ont été achevés après 1496.

[8] HALPORN B.C., *The Correspondance of Johann Amerbach. Early printing in its social context*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2000, n°s 24-25, p. 47-49 ; *Die Amerbachkorrespondenz*, éd. A. HARTMANN et B.R. JENNY, 11 vol., Bâle, 1942-2010, I, p. 76 et 84. La première lettre (31 août 1498) annonce l'envoi des figures pour les cinq premiers livres ; la seconde (30 octobre 1498) dit que le livre sur la géométrie est achevé, et celui sur l'astronomie en bonne voie.

[9] Johann Amerbach avait des liens avec les Chartreux. Dans les années 1460, le futur imprimeur avait été l'élève, à Paris, de Johann Heynlin de Steyn, et il était resté en contact avec lui. Après son installation à Bâle (1478), il avait été fortement soutenu par la Chartreuse de Sankt Margarethenthal (en bordure de la ville) où Heinlein termina sa vie. Ce dernier confia à Amerbach des éditions d'Augustin, Cassiodore et saint Ambroise.

[10] Il était fils de Ludwig Graf, peintre à Winterthur et à Bâle. Sur la question des auteurs des gravures, voir HALPORN B.C., « The *Margarita Philosophica* : a case study in early modern book design », *Journal of the Early Book Society for the Study of Manuscripts and Printing History*, 3, 2000, p. 152-166.

[11] HALPORN B.C., *The Correspondance of Johann Amerbach*, n° 26, p. 49-50 ; *Die Amerbachkorrespondenz*, I, p. 153.

[12] Schott avait dû être l'étudiant de Reisch à Fribourg autour de 1490.

[13] Sur Johann Grüninger, qui exerça à Strasbourg de 1483 à 1533, se faisant une spécialité des livres illustrés et n'hésitant pas à copier sans autorisation les productions de ses concurrents, voir RITTER F., *Histoire de l'imprimerie alsacienne aux XVe et XVIe siècles*, Strasbourg et Paris, Leroux, 1955, p. 81-120, 127-130, 416-420 ; DUPEUX C., LÉVY J., MULLER F., PETER S., WIRTH J., *La Gravure d'illustration en Alsace au XVIe siècle*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1992-2009, t. I : *Jean Grüninger. 1501-1506* et t. III : *Jean Grüninger : 1507-1512*.

[14] Série « autorisée » jusqu'en 1517: Fribourg, Johann Schott, juillet 1503 ; [Strasbourg], Johann Schott, mars 1504 ; Bâle, Michael Furter et Johann Schott, février 1508 ; Bâle, Michael Furter et Johann Schott, mars 1517. Voir FERGUSON, art. cit.

suivait une autre politique : il complétait l'ouvrage par un corpus variable d'appendices qui transformait sensiblement son caractère[15].

Après 1517, il y eut une pause : l'édition remaniée par Oronce Finé, apparemment avec l'accord de Reisch et de ses imprimeurs officiels, tarda à être publiée, bien que, selon la date de sa dédicace, elle ait été achevée en 1523. Plusieurs événements l'expliquent : la mort de Reisch en 1525 et, d'autre part, les troubles créés par la diffusion du luthéranisme. Johann Schott, qui avait pris en charge toutes les éditions autorisées de la *Margarita*, livre clairement catholique, s'engagea dans la propagation des écrits protestants à partir de 1520. Johann Grüninger, quant à lui, resta fidèle au catholicisme, mais ce choix lui créa justement des difficultés dans sa ville, Strasbourg, où la Réforme s'implanta à partir de 1523, grâce à Martin Bucer et Wolfgang Capiton.

Il fallut donc attendre 1535 pour que l'édition Finé[16] parût à Bâle, chez Heinrich Petri. Cette édition reprenait le stock originel des bois, ce qui l'inscrivait dans la lignée « Schott », mais, en même temps, elle adoptait, et même améliorait encore, le système des appendices. Elle assurait donc la synthèse entre les deux traditions.

Ensuite, durant près d'un demi-siècle, la *Margarita* ne fut plus disponible que dans le marché de l'occasion et les bibliothèques. Mais en 1583, Sébastien Henricpetri, fils d'Heinrich, en donna une édition conforme à celle de 1535 (et reprenant une bonne partie des bois originaux). Ce fut l'occasion d'une ultime renaissance. Giovanni Paolo Gallucci (1538-1621), érudit et polygraphe vénitien, publia en 1599 une traduction italienne de la version Finé, appendices compris, avec une iconographie refaite. Gallucci donnait un enseignement privé à de jeunes nobles et s'intéressait aux méthodes de pédagogie. D'autre part, c'était un défenseur des mathématiques et de l'astrologie[17]. Son activité de traducteur, quoique éclectique, montre son intérêt pour le domaine[18].

Les orientations du projet

Cette longévité relative s'est accompagnée d'une honorable notoriété. Ainsi, Possevino cite la *Margarita philosophica* dans le prologue de sa *Bibliotheca selecta* quand il énumère tous les ouvrages relevant du « mélange encyclopédique » dont il aurait pu reprendre le titre s'il n'avait préféré se rattacher à la tradition de Diodore de Sicile et de Photius[19]. Cette position en vue tenait à l'absence d'une concurrence réelle. Les manuels universitaires déjà nombreux au début du XVIe siècle[20] étaient des *compendia* de telle ou telle partie du corpus

[15] Série « pirate » de Grüninger à Strasbourg : 23 février 1504 (*Æpitoma omnis phylosophiae. alias Margarita phylosophica*, avec l'ajout de l'abrégé d'une grammaire de l'hébreu) ; mars 1508 (avec l'ajout de six opuscules, insérés après les livres de grammaire, de rhétorique, de musique et de géométrie, plus le *Panepistemon* de Politien en conclusion) ; 31 mai 1512 (nouvel ensemble d'opuscules mathématiques regroupés dans un volume d'appendices) ; 24 janvier 1515 (avec 4 nouveaux opuscules mathématiques dans les appendices).

[16] L'édition est introduite par une lettre de Finé à Michel Boudet, évêque de Langres, datée de Paris, Collège de Navarre, 1523. Ferguson, dans sa bibliographie suppose que la date doit se lire « 1533 ». Il n'en est rien, Michel Boudet étant mort en 1529.

[17] Son ouvrage le plus célèbre, en raison de ses schémas de constellations perfectionnés par un système de coordonnées, est le *Theatrum mundi et temporis* (Venise, G.B. Somasco, 1588), plusieurs fois réimprimé. Dans les années 1590, Gallucci publia plusieurs ouvrages sur les cadrans solaires et d'autres instruments astronomiques. Son *Speculum uranicum* parut chez Zenari en 1593.

[18] Il traduisit notamment John PECHAM (*I tre libri della perspettiva commune*, Venise, Varisco, 1593), DÜRER (*Della simmetria de i corpi umani*, Venise, Nicolini, 1591) et plusieurs traités d'art militaire.

[19] POSSEVINO, A., *Bibliotheca* selecta, Rome, Typographia Apostolica Vaticana, 1593, p. 5.

[20] Sur les manuels, parfois illustrés, produits pour les universités de Cologne, Leipzig ou Ingolstadt, voir CUNNINGHAM A. et KUSUKAWA S., *Natural Philosophy Epitomised : a translation of books 8-11 of Gregor Reisch's* Philosophical pearl, Ashgate, Farnham, 2010 (désormais CUNNINGHAM-KUSUKAWA), p. lix-lxvi.

aristotélicien, ou de petits traités sur certaines disciplines du *trivium* et du *quadrivium*. Aucun ne proposait un parcours complet. Et cette singularité originelle de la *Margarita* ne fut pas remise en cause par l'inventivité du siècle en matière de manuels et d'ouvrages de vulgarisation.

L'ouvrage s'adressait, selon l'avant-propos de Reisch, à des *adulescentes*. Il s'accotait au programme des Facultés des arts, notamment celle de l'Albertina de Fribourg-en-Brisgau. Ses douze livres passent par toutes les parties de la philosophie, *Rationalis, Naturalis et Moralis*, comme on le lit au début du sommaire de 1503 (*Margarita philosophica totius Philosophiæ principia dialogice [...] complectens*). Cela commence par les disciplines du *trivium* et du *quadrivium* (la « philosophie rationnelle »), et se poursuit par la philosophie naturelle (des principes de la physique à la nature de l'âme), avant un dernier livre de morale[21].

L'exposé se construit sur une base aristotélicienne, en compilant des auteurs éprouvés, anciens et récents. Par exemple, le livre I, *Grammatica*, reprend le contenu du Donat et du *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu, sur les traces du *Compendium octo partium orationis*, manuel très élémentaire utilisé dans les écoles des Pays-Bas et de l'Allemagne[22]. Le livre II suit les *Summulae logicales* de Pierre d'Espagne et la *Logica parva* de Paul de Venise. Le livre III résume l'*Epitoma in utranque Ciceronis rhetoricam cum arte memorativa nova et modo epistolandi utilissimo* de Conrad Celtis[23]. Et ainsi de suite.

Le texte prend la forme d'un dialogue pédagogique entre un maître et un élève échangeant questions et réponses. Malgré la platitude de ce dialogue, le choix est significatif : il s'agit de casser le moule de la *lectio* (lecture du texte, puis commentaire) et de la *quaestio* (éclatement et démultiplication de ce texte à travers objections, réfutations et démonstrations), au profit d'un exposé linéaire, allégé et déjà remâché, que l'étudiant est censé lire en continu et en totalité. Jacques Lefèvre d'Etaples, au même moment, visait le même résultat en proposant aux étudiants parisiens ses *Paraphrases* d'Aristote pour remplacer les manuels compliqués de Pierre Tateret, Thomas Bricot — et autres « sophistes » eût dit Rabelais.

Reisch faisait en effet partie de ces humanistes qui souhaitaient transformer les méthodes et les contenus de l'enseignement universitaire, sans remettre en cause ses fondamentaux, mais en luttant contre la tendance de certaines disciplines (comme la logique ou la philosophie naturelle) à s'isoler en développant une trop grande complexité spécialisée. En revenant à plus de simplicité, le parcours de l'étudiant, de la grammaire au seuil de la métaphysique, en passant par la morale, apparaîtrait plus lisiblement comme la base d'une éducation chrétienne. Lefèvre d'Étaples et ses disciples tenaient exactement ce discours au début du XVIe siècle, et Melanchthon, un peu plus tard, suivrait la même ligne, sans pour autant réaliser un manuel complet et compact, comme l'avait fait Reisch.

L'orientation religieuse de la *Margarita* est essentielle. Elle a été mise en relation avec la position de Reisch dans l'ordre des Chartreux, très impliqué dans les courants de la *devotio moderna*. Sa perspective, qui contraste avec la tendance « laïque » de l'aristotélisme des artiens, est particulièrement évidente dans les livres VIII à XII, consacrés aux « principes[24] » et à « l'origine des choses naturelles[25] », aux puissances de l'âme[26] (dans la perspective du

[21] Pour un aperçu d'ensemble, voir ANDREINI L., *Gregor Reisch e la sua Margarita philosophica*, Salzburg, 1997 ; ANDREINI L. (éd.), *Margarita philosophica nova*, Salzburg, 2002, 3 vol. (dont 2 vol. de fac-similé reproduisant l'édition de Strasbourg, 1508).

[22] Voir MÜNZEL, « Der Kartäuserprior… », p. 56.

[23] Voir BATEMAN J.J., « The Art of Rhetoric in Gregor Reisch's *Margarita Philosophica* and Conrad Celtes *Epitome of the Two Rhetorics of Cicero* », *Illinois Classical Studies* 8-1, 1983, p. 137-154.

[24] Livre VIII, qui correspond à la *Physique* d'Aristote.

[25] Livre IX, qui parcourt rapidement la matière du *De generatione*, des *Meteorologica* et des traités sur les animaux.

salut, les derniers chapitres étant consacrés au Purgatoire, aux Limbes, au Paradis et à l'Enfer), et à la morale.

La *Margarita* n'est pas un livre anti-scolastique car, malgré l'orientation augustinienne de Reisch et sa volonté de donner la parole à l'ancienne tradition de l'Église[27], elle se réfère souvent aux maîtres des XIIIe ou XIVe siècles. Mais elle trahit le souci d'éluder le conflit endémique dans les universités du XVe siècle, y compris à Fribourg, entre partisans de la *via antiqua* et de la *via moderna*[28]. Le frontispice du livre II exprime allégoriquement les intentions d'un auteur qui veut donner aux étudiants des moyens efficaces pour discerner le vrai du faux avant de les former à l'éloquence[29], sans les perdre dans de telles questions que la nature des universaux.

Logica y est montrée en chasseresse, s'éloignant du rocher caucasien où Parménide (*Permenides*) a conçu les premiers principes de sa discipline, comme le rappelle le début du traité. Armée de tous les instruments, perfectionnés par Aristote et ses disciples, du syllogisme et de la *quæstio*, elle marche d'un pas décidé sur les traces du chien *Veritas*, lui-même aux trousses du lièvre *Problema*. Elle ne se dirige ni vers le maigre chien *Falsitas*, en bas de l'image, ni vers le haut où le bois touffu de la *Silva opinionum* (détaillée par une liste : *Albertiste*, *Schotiste, Occamistae*, *Thomiste*), qui mêle bois vif et bois mort, surplombe le buisson des *Insolubilia*. On voit bien, cependant, que le son de sa trompe va résonner sous les frondaisons de la *Silva opinionum* (en couvrant les murmures discordants qui l'envahissent ?). **[Fig. 1]**

Quelles images pour le savoir ? Les figures de la *Margarita*

De fait, la méthode consistant à passer par les figures pour mieux saisir le propos du texte s'applique bien à la *Margarita*. En étudiant la répartition, le caractère et l'évolution de ses images, on comprend mieux les enjeux de l'ouvrage et la façon dont il s'est inscrit dans la durée[30].

À partir de la fin du XVe siècle, des imprimeurs allemands s'étaient spécialisés dans la production de livres de savoir illustrés, supplantant assez vite en ce domaine les imprimeurs vénitiens jusque-là dominants. À cet égard la *Margarita* s'inscrivait dans un courant. On peut d'ailleurs supposer qu'en donnant cet attrait visuel à leur manuel scolaire, ses promoteurs l'avaient intentionnellement rapprochée d'encyclopédies traditionnelles s'adressant à un public plus large comme le *Proprietaire des choses* de Barthelemy l'Anglais, qui avait commencé à être illustré par les libraires lyonnais dès 1482, ou surtout l'*Hortus sanitatis* dont le succès reposait largement sur une riche iconographie.

Plus singulière, en revanche, était la recherche d'une illustration étroitement liée au texte. En effet, bien qu'elles soient d'une qualité inégale (plusieurs dessinateurs y ont mis la

---

[26] Livres X-XI, qui suivent le *De anima* d'Aristote, en empruntant aussi à d'autres sources comme, à propos de l'âme sensitive, la *Perspectiva* de John Peckham.

[27] Voir CUNNINGHAM-KUSUKAWA, p. liii-lvii.

[28] Voir CUNNINGHAM-KUSUKAWA, p. xxii. L'Albertina de Fribourg avait été nominaliste jusqu'en 1484, puis des enseignants réalistes avaient donné des cours parallèlement à ceux de leurs collègues. Voir RASHDALL H., *The Universities of Europe in the Middle Ages*, Oxford, Clarendon Press, 2 vols, 1895, II, p. 268-269.

[29] Le dialogue entre le Maître et l'Élève au début du traité de logique l'exprime clairement : la grammaire, qui donne un langage correct, et la logique, qui apprend à discerner le vrai du faux, sont les deux préalables à l'acquisition de l'éloquence.

[30] Sur l'illustration, voir aussi HALPORN, « The *Margarita Philosophica* », art. cit. ; BÜTTNER F., « Die Illustrationen der *Margarita Philosophica* des Gregor Reisch. Zur Typologie der Illustration in gedruckten enzyklopädischen Werken der Frühen Neuzeit », dans F. BÜTTNER, M. FRIEDRICH, H. ZEDELMAIER (éd.), *Sammeln - Ordnen - Veranschaulichen. Zur Wissenskompilatorik in der Frühen Neuzeit*, Münster, 2003, p. 269-300.

main), les images sont, en tout cas dans les sept premiers livres, de véritables aides à la compréhension et à la mémorisation. On l'a vu, les gravures des livres I à VII ont été conçues par Alban Graf pour la *Margarita*. Pour les livres VIII à XII, l'illustration est moins originale et moins pertinente, mais le souci du lien entre image et texte reste sensible.

Dans leur matérialité, les images sont de trois sortes : gravures pleine-page, planches dépliantes, et schémas insérés dans le texte. Mais la division la plus significative est entre les figures ayant une fonction informative et scientifique (les plus nombreuses se trouvent dans les livres mathématiques), les figures à caractère emblématique et les figures religieuses. Cette tripartition correspond bien aux intentions du livre.

De la série emblématique relèvent les frontispices des livres correspondant aux arts libéraux (Grammaire, Logique, Rhétorique, Arithmétique, Musique, Géométrie et Astronomie), et deux images morales : une Fortune et une *Amicitia* dont la clef symbolique est donnée dans le texte.

La série religieuse constitue significativement la dominante de la section philosophique (VIII-XI), en tout cas dans la première édition[31]. Cette section s'ouvre sur l'image de la création d'Adam et Ève, dans un paradis terrestre déjà tout peuplé d'animaux[32]. Elle se termine, à propos du devenir de l'âme, avec de grandes images du Couronnement de la Vierge, de l'Enfer et des Limbes[33].

C'est évidemment la série scientifique qui a assuré le succès de la *Margarita*, en raison à la fois de son utilité et de son caractère novateur. Par son abondance et sa qualité, elle confirme la domination de la culture mathématique (au sens large) dans la *Margarita*, tendance probablement perçue dès l'origine. Ainsi, Jean Louis Vivès, dans le livre IV de son *De tradendis disciplinis* (1531), recommande la *Margarita* pour la façon dont elle enseigne les rudiments des mathématiques : les maîtres que cette partie ennuierait n'ont qu'à renvoyer leurs élèves au manuel de Reisch[34].

Les autres sections du volume n'offrent rien d'équivalent aux planches expliquant l'harmonie musicale, à la carte du monde, ou aux remarquables schémas astronomiques, d'une clarté inégalée dans les manuels contemporains. De plus, cette partie de l'illustration n'a pas vieilli au cours du XVIe siècle, ou bien elle a été rafraîchie. C'est le cas du planisphère, d'abord copié sur celui de la *Géographie* de Ptolémée imprimée à Ulm en 1482[35], puis plusieurs fois révisé : la rupture majeure se produisit en 1515, dans une édition imprimée par Grüninger, avec un *Typus universalis terre iuxta modernorum distinctionem et extensionem*, dérivé de la célèbre carte intégrant le Nouveau Monde publiée par Martin Waldseemüller (Strasbourg, 1507)[36]. Les opuscules récents et spécialisés introduits en appendice, comme on l'a vu, ont aussi beaucoup contribué à compléter et mettre à jour l'iconographie mathématique.

---

[31] Dès 1504, Schott, sans doute poussé la concurrence avec Grüninger, introduit de petites vignettes anecdotiques évoquant phénomènes météorologiques, monstres ou animaux.

[32] Cette image, parfois rapprochée d'une gravure de la *Chronique de Nuremberg* (1493) ou d'une autre de la Bible imprimée à Cologne par Quentell en 1479, est répétée au début du livre IX.

[33] Ajoutons qu'une image d'accouchée (topique dans les livres médicaux) devient, dans certaines éditions, une véritable Nativité.

[34] VIVES J.-L., *De disciplinis. Savoir et enseigner*, éd. et trad. T. VIGLIANO, Paris, Belles Lettres, 2013, p. 418.

[35] CAMPBELL T., *The Earliest Printed Maps, 1472-1500*, Londres, British Library, 1987, p. 135-138.

[36] Voir HESSLER J., *The Naming of America: Martin Waldseemüller's 1507 World Map and the Cosmographiae Introductio*, Washington, Library of Congress, 2007. WIESER, F. von, « Zoana Mela. Ein Betrag zur Geschichte der Erdkunde in den ersten Decennien des XVI Jahrhunderts », *Acta cartographica*, XIII, 1972, p. 13-19.

Quelques figures anatomiques appartenaient aussi à la catégorie dite « scientifique » : outre un homme zodiacal, un dessin des organes internes de l'homme[37], deux schémas de l'œil[38], et un autre du cerveau et des sens **[Fig. 2]**[39]. En 1503, de telles images semblaient à la pointe de l'illustration médicale : elles commençaient seulement à apparaître dans des livres imprimés. On peut comparer, par exemple la gravure du cerveau de la *Margarita*, et celle de l'*Anthropologium* de Magnus Hundt, imprimé à Leipzig en 1501 **[Fig. 3]**. Toutes deux s'inscrivaient dans une tradition manuscrite très ancienne de la représentation des « ventricules » du cerveau en relation avec les cinq sens, mais nulles figures plus 'modernes' n'auraient pu alors les concurrencer. Or cette situation évolua rapidement. Même si des schémas similaires continuèrent longtemps à orner certains ouvrages, comme des manuels de la tradition lullienne[40], ils étaient devenus obsolètes et ne bénéficiaient plus du double statut qu'avait encore la figure de la *Margarita* de 1503 : celui d'un simple schéma illustrant l'analyse philosophique des fonctions de l'âme, mais aussi d'une image anatomique.

Vésale rapporte avec dérision, au début de sa description du cerveau, que lorsqu'il étudiait au *Paedagogium Castrense* (l'un des quatre collèges de l'université de Louvain), le théologien qui expliquait le *De anima* d'Aristote, toujours prêt, comme ses pairs, à « mélanger de pieuses opinions à celles des philosophes », enseignait que le cerveau avait trois ventricules, le premier pour collecter les images sensibles, le second pour le raisonnement, et le troisième pour la mémoire.

> Or pour que nous suivions mieux tout ce qu'on nous enseignait ainsi, on nous montrait une figure, tirée de je ne sais quelle *Margarita philosophica*, qui nous mettait sous les yeux les susdits ventricules, figure que nous, les élèves, nous dessinions et annotions, avec d'autant plus de précision que nous avions de zèle pour le dessin scolaire. Et nous ne croyions pas seulement que sur la figure il y avait les trois ventricules, mais nous pensions même qu'elle représentait à la fois toutes les parties de la tête, sans parler du cerveau[41].

Pour Vésale, donc, la *Margarita* était l'instrument d'un enseignement suranné, mélangeant contenu scientifique et exigences confessionnelles. Malgré cela, les images du corps humain dans la *Margarita* restèrent les mêmes de 1503 à 1583 : pour la plupart des lecteurs, sans doute, l'intérêt du livre ne se situait pas là. D'ailleurs, la traduction italienne de 1599, supprima ces images, ainsi que toute l'iconographie emblématique et religieuse, sauf le schéma de l'œil qui servait à l'exposé optique.

Encyclopédie ou manuel ?

Cet aperçu du livre et de son devenir ne résout pas la question : quelle sorte d'encyclopédie est la *Margarita*, si c'en est une ? Pour en juger, on ne doit pas oublier que l'ouvrage a pris deux formes : celle que lui avait donnée son auteur, réduite à un parcours à travers les disciplines enseignées à la faculté des arts, et celle qui s'est imposée au cours du siècle, quand son texte principal, de plus en plus daté, s'est presque trouvé éclipsé par des appendices beaucoup plus pointus.

---

[37] IX, chap. 38 (*De formatione corporis humani in utero materno*). Le texte parle du fœtus ; la gravure montre un corps masculin adulte.
[38] X, chap. 9 (*De organo visus*).
[39] X, chap. 21 (*De natura, numero et organis sensuum interiorum in genere*).
[40] Voir CLARKE E. et DEWHURST K., *Histoire illustrée de la fonction cérébrale*, Paris, Dacosta, 1984, p. 24-48.
[41] VÉSALE A., *De humani corporis fabrica*, Bâle, Oporin, 1543, VII, 1, p. 623. Vésale a étudié au *Paedagogium Castrense* entre 1528 et 1532.

Dans son état originel, principalement étudié ici, la *Margarita* était conçue pour accompagner un enseignement. Elle avait été simplement conçue comme un manuel qui devait contribuer à une réforme de l'enseignement, en visant plus de simplicité, le resserrement du lien entre philosophie et formation morale et religieuse, et la promotion des disciplines mathématiques. Somme des disciplines, elle s'annonçait comme un « *epitoma* de toute la philosophie, petit en volume mais immense par son contenu, sous la forme de livres, traités, chapitres, rédigé en sommaires d'une admirable concision et simplicité de style (*cum summariis sententiis mira brevitate et stilo simplici*), tiré de commentaires variés, à la fois des philosophes et des théologiens, aussi bien que des Pères », selon l'avant-propos de Reisch[42].

Cet ordre scolaire la différenciait profondément des encyclopédies médiévales, comme le *Proprietaire des choses* (*De Proprietatibus rerum*) de Barthelemy l'Anglais ou l'*Hortus sanitatis*, car ces dernières ne faisaient pas référence au cadre disciplinaire du cursus universitaire, mais, à l'exemple de l'*Histoire naturelle* de Pline, suivaient l'ordre des objets de la nature. Et elle préfigurait encore moins les encyclopédies des Lumières.

Andrew Cunningham et Sachiko Kusukawa, qui ont traduit une partie de la *Margarita*, refusent d'y voir une encyclopédie, parce que l'idée d'une unité de la connaissance n'y joue pas de rôle selon eux[43]. L'idée pourrait être nuancée. En effet, dès la deuxième édition Schott, une épigramme liminaire de Jacobus Philomusus utilise le terme de « Cyclopedia » à propos du livre[44], et le titre de l'édition de 1583 consacre le terme en le glosant, avant que celui de la traduction Gallucci ne le reprenne, en ajoutant une distinction intéressante entre le savoir traditionnel (formant un bel ensemble défini et 'circulaire'), et les nouveaux apports, non forcément astreints à entrer dans le cercle :

> *Margarita philosophica, hoc est, habituum seu disciplinarum omnium, quotquot philosophiæ syncerioris ambitu continentur, perfectissima KYKLOPAIDEIA* (1583).
>
> La Perle philosophique, c'est-à-dire la très parfaite ENCYCLOPÉDIE de tous les acquis et disciplines contenus dans la plus authentique philosophie.
>
> *Margarita filosofica […], nella quale si trattano con bellisimo, et breve metodo non solo tutte le dottrine comprese nella Ciclopedia dagli antichi, cioè Cerchio, over Rotolo delle scienze, ma molte alter ancora aggiuntevi di novo da Orontio Fineo […]* (1599).
>
> La Perle philosophique où sont traitées, avec une très belle et concise méthode, non seulement toutes les doctrines comprises dans l'encyclopédie des anciens, c'est-à-dire le cercle ou rouleau des sciences, mais encore beaucoup d'autres ajoutées par Oronce Finé.

D'autre part, le frontispice de l'édition originale **[Fig. 4]** insiste bien sur l'idée d'une totalité ordonnée du savoir. Il enferme les sept arts libéraux, surplombés par Philosophie dont les trois têtes[45], sous une unique couronne, expriment la triple dimension, dans un anneau qui

---

[42] Au verso du 2e feuillet (ni signé, ni chiffré) dans la première édition (Fribourg, 1503).

[43] L'idée de l'unité et de la globalité du savoir, au cœur de la notion d'encyclopédie, apparaîtrait dans les années 1530, la première apparition du terme dans le titre d'un livre ayant lieu avec l'*Encyclopaedia, seu Orbis disciplinarum, tam sacrarum quam prophanum Epitome* de Paul Scalich (Bâle, Oporin, 1559). Voir CUNNINGHAM-KUSUKAWA, p. ix-x, qui se réfèrent à MARROU H.-I., « Les arts libéraux dans l'Antiquité classique », dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Paris, Vrin, 1969, p. 5-27.

[44] « In eminentem Margaritam artifici[s] situ [sic pour ritu ?] Cyclopediam effingentem » (« Sur l'éminente Margarita qui fait le portrait de l'Encyclopédie à la façon d'un artiste »), [Strasbourg ?], Schott, avril 1504 [1505 n. st. ?], tt5v°.

[45] A. CUNNINGHAM et S. KUSUKAWA (*op. cit.*, p. xxxiii) rapprochent aussi cette femme d'une allégorie de Prudence (qui regarde vers le passé, le présent et le futur).

rappelle l'unité des connaissances humaines, malgré la division, établie par Platon selon saint Augustin, entre la partie morale « qui se rapporte surtout à l'action, la naturelle qui est réservée à la contemplation, la rationnelle qui distingue le vrai du faux[46] » (*Philosophia triceps Naturalis Rationalis Moralis humanarum rerum*). Le cercle philosophique est lui-même entouré par une couronne d'autorités : en bas à gauche Aristote, pour la *PHILOSOPHIA NATURÆ*, à droite Sénèque, pour la *PHILOSOPHIA MORALIS*, tandis que dans la partie supérieure Augustin, Grégoire, Jérôme et Ambroise désignent du doigt et du regard la pancarte de la *PHILOSOPHIA DIVINA*. De plus, le lien entre les parties naturelle et surnaturelle de la philosophie est indiqué par des symboles empruntés à la *Consolatio philosophiae* : Philosophie, comme au début du livre de Boèce, porte un livre et un sceptre ; sur sa robe sont inscrits, en bas, la lettre Pi (signifiant la philosophie pratique), en haut, un Tau (pour Thèta symbole de la philosophie théorétique ou contemplative), les deux caractères étant reliés par une sorte d'échelle.

Ces éléments étaient traditionnels[47]. Ce qui l'est moins, ce sont les grandes ailes portées par la figure de la *Margarita* et qui font sans doute allusion à la promesse que *Philosophia* adresse à Boèce, au début du livre IV (« Je donnerai des ailes à ton âme », *Pennas etiam tuae menti [...] affigam*), avant de chanter son envol à travers les sphères.

Dans la série 'autorisée', cette gravure cessa d'être utilisée comme frontispice en 1508[48], remplacée par une figure au graphisme plus moderne, usant d'un langage iconographique un peu différent qui associe la symbolique de l'Arbre de Jessé à celle de l'Arbre des sciences[49] **[Fig. 5]**. Jailli du sein de la reine *Philosophia*, l'arbre révèle la même organisation des disciplines humaines qu'en 1503, et si *Philosophia divina* n'a plus de phylactère, cette absence est amplement compensée par les figures en haut du dessin : la Trinité, avec, de part et d'autre, la Vierge en gloire et un trio de Docteurs de l'Église. Mais surtout, le livre est montré comme ce qui permet d'instruire, sans autre médiation, un public assurément varié puisqu'il comprend même une femme.

Il faut compter aussi avec une autre figure, présente dans toutes les éditions du XVIe siècle : celle de *Grammatice*, faite en principe pour introduire le livre I mais souvent placée parmi les liminaires, en complément du tableau présentant l'arborescence des disciplines, comme dans l'édition originale qui fait se succéder :

La table des livres et l'avis au lecteur de Reisch (f. 2 r°-v°).
La figure de Grammaire : *Typus Grammatice* ([3]r°).
Un poème d'Adam Wernher ([3]v°).
La division de la philosophie, *Philosophiae partitio* (f. 4 r°).
Le début du livre I (f. 4 v°).

On y voit Nicostrata (ou Carmenta), qui inventa l'alphabet latin selon le *De claris mulieribus* de Boccace, ouvrant à un jeune élève les portes d'une école en forme de tour, où il va rencontrer, montant d'étage en étage, Donat, Priscian, Aristote, Cicéron, Pythagore,

[46] AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, VIII, iv, 325, trad. G. Combès, Paris, Desclée de Brouwer, 1959, p. 243.
[47] On les retrouve dans des représentations médiévales, mais aussi, par exemple, dans l'image de *Philosophia*, gravée par Dürer pour l'édition des *Quattuor libri Amorum* de Conrad CELTIS (Nuremberg, Sodalitas Celtica, 1502).
[48] La série Grüninger utilise une copie du frontispice original en 1504 et 1508. En 1512 et 1515, elle adopte un encadrement orné. L'ancienne gravure de *Philosophia triplex* ne disparut pas pour cesser d'être au titre : l'édition de 1535 l'utilise comme illustration de *Justitia* (XII, chap. 23, p. 1034) ; celle de 1583 la place à la fin des liminaires (c4r°).
[49] L'une des nombreuses applications de l'arbre de Porphyre, particulièrement exploité par Ramon Llull dans son *Arbor scientiæ*.

Euclide, Ptolémée et Sénèque, les maîtres des disciplines, avant d'être accueilli au sommet par Pierre Lombard, incarnant la « théologie ou métaphysique ».

Ces différentes images, en partie redondantes, imposent la conception médiévale de l'unité du savoir, coiffée par la théologie. Il s'y greffe l'idée antique du « rond des sciences » à visée éducative (comme chez Quintilien). Pourtant, au fil des éditions, l'ouvrage a fini par s'associer à une autre vision. En 1599, on l'a vu, la traduction Gallucci, qui se passe de toute gravure allégorique, insiste sur l'avantage de compléter la *cyclopedia* des Anciens par les apports d'une activité intellectuelle moderne qui n'a plus besoin de former cercle pour trouver sa pleine justification. L'ouvrage, grâce à sa longévité, peut donc nous aider à connaître l'évolution de la notion d'unité du savoir à la Renaissance.

Les lecteurs de la *Margarita* ont aussi fait évoluer son statut. Sa fonction pédagogique initiale s'est rapidement élargie quand elle a fait ses preuves comme manuel pour les autodidactes. Ce supposé manuel ne semble jamais avoir été inscrit dans les programmes officiels ; il était plutôt utilisé comme un livre d'appoint, un usuel, auquel on avait recours pour ses images (cas évoqué par Vésale) ou pour pallier les lacunes d'un enseignant (selon le conseil de Vivès). Il faisait partie des lectures conseillées par Jakob Wimpfeling pour les étudiants de Heidelberg, en 1522[50]. C'était aussi un ouvrage que les collèges conservaient dans leurs bibliothèques[51], de même que certains étudiants, ce qui lui donnait le rôle d'un livre de référence, en le rapprochant de la notion moderne d'encyclopédie. Maurice Scève qui composa le poème du *Microcosme*[52] vers la fin de sa vie, consulta sans doute plus d'une fois l'ouvrage de Reisch au cours de son travail, selon l'analyse de V.-L. Saulnier[53].

La *Margarita*, telle que l'a publiée Gregor Reisch, répondait à l'intention de rassembler le savoir en fonction d'un projet philosophique et religieux. Elle se prêtait à deux usages différents : la lecture continue (pour faire accomplir à l'élève une sorte de *pilgrim's progress*, depuis les rudiments du langage jusqu'à l'accomplissement de la vie morale), mais aussi la consultation ponctuelle. L'ouvrage, grâce à la clarté de son découpage et aux repères fournis par ses images, était un beau meuble à tiroirs pour y ranger et y trouver les connaissances : dès la première édition, il était pourvu d'un index détaillé. C'est le second usage qui a sans doute pris le pas sur le premier et assuré la relative longévité du texte : les encyclopédies sont bien ce qu'en font leurs lecteurs.

---

[50] Texte cité dans CUNNINGHAM-KUSUKAWA, *op. cit.*, p. xi. Les mêmes auteurs signalent aussi un exemplaire de l'édition de 1517 conservé à Cambridge et portant au titre : *In usum societatis Jesu Ingostadii 1568*.

[51] Il existe dans les bibliothèques beaucoup d'exemplaires, parfois usagés, provenant de collèges ou de bibliothèques d'ordres religieux. Voir aussi un relevé des mentions de l'ouvrage dans des inventaires et catalogues anciens dans CUNNINGHAM-KUSUKAWA, *op. cit.*, p. xii.

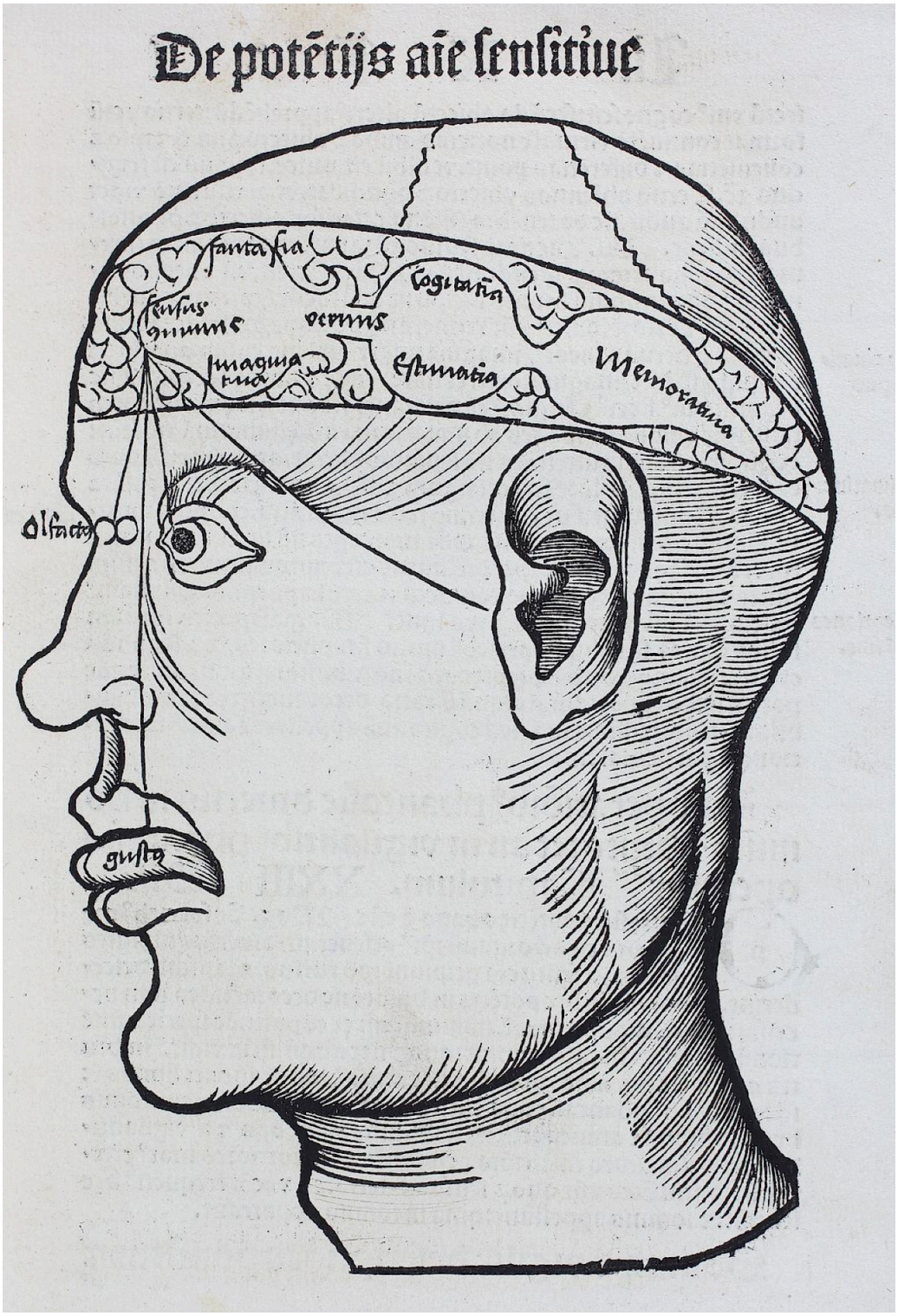
[52] Lyon, 1562.

[53] SAULNIER V.-L., *Maurice Scève* [1948-1949], Genève, Slatkine Reprints, 2003, p. 474-491.

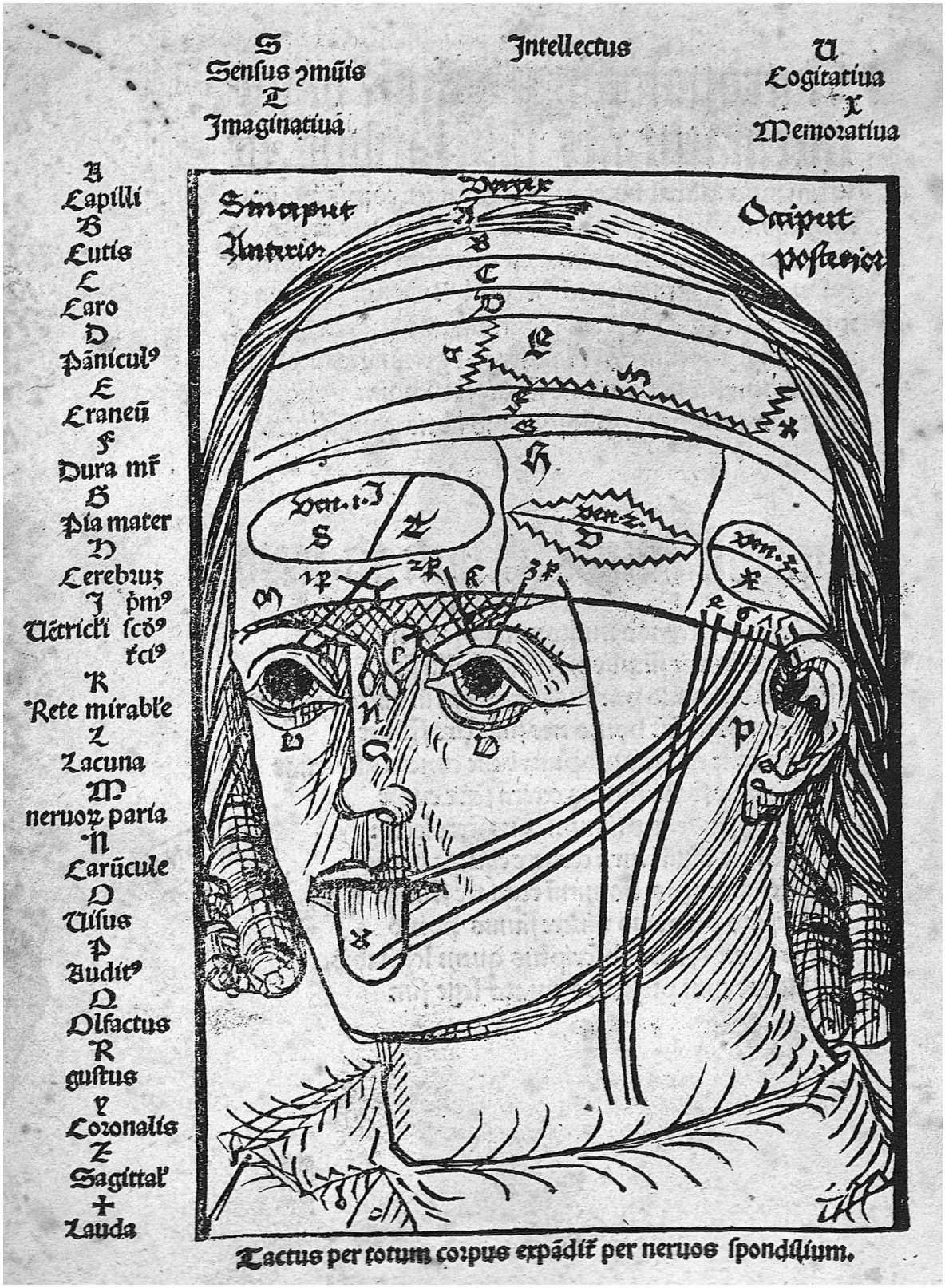
Liste des figures

[**Fig. 1**] « TYPUS LOGICE », *Margarita philosophica*, Bâle, Schott, 1508, c6r° - Crédit : Universitätsbibliothek Freiburg

[**Fig. 2**] « De potentiis anime sentitive », *Margarita philosophica*, Bâle, Schott, 1508, G5r° - Crédit : Universitätsbibliothek Freiburg



[**Fig. 3**] Magnus Hundt, *Antropologium de hominis dignitate*, Leipzig, 1501, verso du titre – Crédit : BIU Santé, Paris



[**Fig. 4**] *Margarita philosophica*, Fribourg-en-Brisgau, Schott, 1503, titre - Crédit : Universitätsbibliothek Freiburg

[**Fig. 5**] *Margarita philosophica*, Bâle, Schott, 1508, titre - Crédit : Universitätsbibliothek Freiburg